

LA SOCIOLOGIE, SPORT DE COMBAT

Des années septante et de la publication de son article « Le marché et les biens symboliques » à l'engagement politique des années nonante, la vie et l'œuvre de Pierre Bourdieu témoignent d'une belle cohérence. Loin de l'idolâtrie ou des anathèmes, il importe à présent de lire ou relire Bourdieu et de reprendre et prolonger ses questions.

ENTRETIEN AVEC JACQUES DUBOIS

La Revue nouvelle: Comment, dans le contexte des années septante, avez-vous découvert Pierre Bourdieu comme sociologue de la culture ?

Jacques Dubois: J'ai lu Bourdieu avec une belle constance depuis les débuts. Mais c'est un article paru dans l'*Année sociologique* et qui circulait parmi quelques initiés qui a été la grande secousse. Intitulé « Le marché et les biens symboliques », ce texte disait sur la littérature des choses qui bouleversaient nos conceptions tout en répondant à une secrète attente. D'un seul coup, les pratiques littéraires s'y voyaient désacralisées et proposées à une explication véritable. En particulier, nous découvriions avec Bourdieu que les écrivains exerçaient leur activité dans un espace social réservé — ce que j'appelais pour ma part l'institution littéraire —, un « champ » autonome qui impliquait une coupure d'avec la sphère sociale générale mais telle que cette sphère exerçait quand même ses effets sur le champ — sur un mode réfracté, comme Bourdieu disait.

Pour ce qui est du concept plus large de culture, c'est *La Distinction* qui fut en 1979 l'ouvrage décisif. Nous y apprenions que, dans nos sociétés, les individus affirment leurs goûts au gré des distinctions qu'ils opèrent et qui leur sont toujours dictées par leur classement, c'est-à-dire par leur appartenance de classe. Faire des choix culturels, c'est s'opposer aux goûts des autres

(autres groupes, autres classes), ce qui revient à dire que nos choix nous choisissons et nous classent. Nous y apprenions également qu'existe une hiérarchie des pratiques culturelles telle que seule la culture dominante — ou celle des dominants — y jouit de la pleine légitimité. Face à elle, la culture moyenne ou petite-bourgeoise, culture hybride et au statut mal assuré, se caractérise surtout par sa bonne volonté et par le caractère imité de ses productions. Enfin, la culture populaire se réduit largement aujourd'hui à une culture de masse imposée et dominée, qui est en fin de compte une non-culture.

Cette vaste analyse désenchantée d'un état des choses, qui rend compte de nombreux faits d'exclusion sociale, reposait sur des enquêtes et données statistiques, mais elle mettait surtout en œuvre des outils de travail correspondant à des concepts « puissants » comme celui d'habitus.

R. N. : En quoi la notion d'habitus est-elle une clé de son système et de sa théorie ?

J. D. : Toute la sociologie de Bourdieu passe par ce concept d'habitus, par lequel elle entend dire que chaque agent social intègre très tôt dans son existence une sorte de grand modèle de perception du monde et d'action sur le monde. Cela veut dire que ce modèle, qui est un système de dispositions, relève de notre première formation familiale et scolaire et qu'il est donc étroitement tributaire des manières d'être d'un groupe social. Cela signifie aussi qu'il est si fortement incorporé à notre être qu'il tient tout à la fois de l'inconscient et de la seconde nature.

R. N. : Ce modèle n'est-il pas trop « franco-français » ?

J. D. : C'est vrai que l'on a pu dire, surtout parmi les adversaires de Bourdieu, que la description proposée ne rendait compte que de la situation française, c'est-à-dire d'un état de culture où les effets de classement, de distinction et d'exclusion s'exercent ou s'exerçaient avec une particulière dureté. Où l'on se trouve également en présence d'un système culturel particulièrement centralisé et codifié. Mais aujourd'hui que la pensée de Bourdieu a franchi les frontières et s'est largement exportée, on s'aperçoit qu'elle se transpose fort bien à des analyses menées sur d'autres cultures.

Il faut tenir compte également de ce que la France et Paris en particulier ont longtemps proposé et proposent encore un modèle culturel qui avait et a encore force de loi dans un large espace international. Paris est une capitale dont le pouvoir de consécration est extraordinaire en matière de littérature, de peinture, de cinéma, même si d'autres capitales lui font aujourd'hui concurrence.

R. N. : Et pour la situation belge francophone ?

J. D. : La littérature belge n'est pas moins qu'une autre soumise aux « règles de l'art », pour reprendre le titre d'un autre ouvrage de Bourdieu. Mais sa situation d'autonomie est sensiblement différente de celle du champ littéraire français, ainsi que l'a montré un chercheur comme Michel Biron. Très jeune, puisqu'elle date de la fin du XIX^e siècle, cette littérature a dû tout

à la fois s'affirmer comme moderne et s'affirmer comme belge, ce qui n'était pas nécessairement compatible. Car s'affirmer comme moderne, c'était se détacher des valeurs politiques et sociales de l'époque (voir l'épisode symboliste, par exemple). Mais se dire ou se prouver belge induisait au contraire un positionnement plus inscrit dans la société. Et l'on peut dire que cette contradiction interne n'a pas fini d'agir aujourd'hui, sans parler de l'absorption partielle des écrivains belges par le champ littéraire parisien.

R. N. : L'autonomie est un concept clé de Pierre Bourdieu. Comment sa pensée a-t-elle évolué sur ce point ?

J. D. : Pour Bourdieu, la quête de l'autonomie (la volonté de couper la littérature de différents pouvoirs externes) est au fond la marque des entreprises novatrices de toute l'époque moderne, et en particulier de ce que l'on appelle les avant-gardes. Cette hypothèse laisse quelque peu dans l'ombre les tentatives (elles ont été nombreuses) de réintégration de la vie sociale par les artistes ou les écrivains. Ainsi, Sartre après la guerre et son engagement littéraire manifestent la volonté de briser avec le cercle autonome.

Sur la question de l'autonomie, Bourdieu a varié ou en tout cas a infléchi sa pensée au cours du temps. Au départ, se focalisant sur la littérature autonomisée (qui ne s'écrit que pour les pairs), Bourdieu la dénonce implicitement, comme antidémocratique, puisqu'elle choisit de se replier sur elle-même, de se couper de la société et de ne plus produire pour un public large, mais de proposer ses créations de « laboratoire » aux seuls initiés. Plus tard, il va de plus en plus, et non seulement à propos de littérature, mais aussi d'art ou de science, défendre l'autonomie comme la condition expresse de l'innovation véritable. L'artiste et le savant, dit-il dès lors, ont besoin du vase clos pour élaborer des formes de pensée et de sensibilité qui se répandront plus tard dans un public large et deviendront le bien de tous.

C'est dans cet esprit qu'il intervient politiquement à partir d'un certain moment. Dans ses lieux de recherche, avec ses équipes, il a élaboré patiemment toute une analyse de la société ; il a aussi forgé des instruments d'interprétation et des armes critiques. Vient alors le moment où il estime bon de sortir de sa tour d'ivoire pour mettre ces instruments et ces armes à la disposition de tous et en particulier de ceux qui en ont le plus besoin pour échapper aux situations difficiles où ils se trouvent ou pour combattre des formes d'oppression.

R. N. : On a dit de Bourdieu qu'il était le Proust de la sociologie. La complexité de sa phrase n'est-elle pas un moyen de se blinder, d'interpeller le lecteur en prévenant ses objections ?

J. D. : Bourdieu comme Proust ont la réputation d'être difficilement lisibles. Ils n'ont cependant rien d'obscur, ni l'un ni l'autre. Je les crois même à la portée de tous, de tous ceux en tout cas qui font l'effort d'entrer dans une pensée exigeante, une pensée qui se déroule en empruntant maints détours et en ouvrant maintes parenthèses pour mieux vous emporter dans son mouvement. Pour moi, la prose de Bourdieu est une prose très belle, qui se démultiplie dans une syntaxe vouée à penser le monde dans sa

complexité. De là, toute une rhétorique de l'incidente, de la parenthèse, de la formule soudaine, du renversement de mots, etc. Quand il écrit « Nous apprenons par corps », qui est en quatre mots le condensé de tout un développement sinueux, il en dit beaucoup sur l'importance du corps dans sa sociologie. Il y a aussi un polémiste chez Bourdieu, qui a besoin, pour fonder la pensée originale qu'est la sienne, de l'opposer en permanence à d'autres théories dont il dénonce les mystifications ou le caractère d'imposition. Bref, pour moi, Pierre Bourdieu est aussi un écrivain.

R. N. : Bourdieu n'était pas très brillant à l'oral, par rapport au caractère rutilant de ses phrases...

J. D. : D'origine modeste, il avait une expérience douloureuse des prétentions du monde universitaire ou du monde académique. Alors il y avait chez lui de la timidité, un manque d'aisance, mais aussi une volonté de ne pas donner dans un discours convenu et trop apprêté. Je l'ai vu à Liège perdre pied au début de sa conférence parce qu'il ne s'attendait pas à se trouver devant un public aussi nombreux et aussi fervent. Mais il savait se reprendre et, dès lors, exposait dans un style bien à lui, laissant certaines phrases en suspens, les accompagnant de gestes des mains. Il m'a dit plus d'une fois : « Je ne me sentirai jamais chez moi dans l'université. » Il s'excluait par avance, alors même qu'il avait atteint une notoriété considérable, qu'il était reconnu, suivi, lu énormément, qu'il occupait une chaire au Collège de France. Il quêtait volontiers le réconfort auprès de ses amis. Il est vrai qu'il suscitait énormément d'opposition et même de haine, y compris dans la gauche intellectuelle.

R. N. : Dans *Éléments pour une socioanalyse*¹, Bourdieu se rappelle qu'au collège, il était considéré comme un fils de pas grand-chose : « J'allais me coucher, j'étais malheureux comme tout, et je préparais ma défense du lendemain »...

J. D. : Ce sont les années d'internat qui ont été sa souffrance. Elles furent celles du collège, du lycée et encore de l'École normale supérieure. Mais il a tendance à dire aussi que ces années-là lui ont donné une conscience particulière du monde et l'ont aguerris dans ses capacités de résistance ou encore de négociation. Il ne faut pas céder toutefois à la tentation de voir dans ces années difficiles la seule origine de tout un système d'interprétation sociale.

R. N. : Y a-t-il un rapport avec la théorie du déterminisme ?

J. D. : Malgré les apparences, la théorie de Bourdieu n'est pas déterministe. À ce propos, mettons en évidence trois éléments. Tout d'abord, il est bien clair que, pour Bourdieu, le social est en nous, qu'il nous habite. Il nous procure dès le plus jeune âge de grands schèmes de comportement rapportables à notre milieu d'appartenance et à notre formation. Et, l'habitus fonctionnant comme seconde nature, nous pouvons entretenir l'illusion que nous sommes le sujet libre de tous nos actes, de tous nos choix. Il n'en est rien, nous sommes régis par des déterminations préalables. À partir de là, Bourdieu fait la critique de doctrines aussi diverses que l'idéalisme, le

rationalisme, le personnalisme, qui posent toutes le sujet en point de départ absolu. Mais, et c'est le second point, ce qui est ainsi déterminé ne l'est nullement de façon mécanique. Pris dans le jeu social, l'agent va exercer son « sens du jeu », il va tenter de mettre en accord — ou de ne pas le faire — son « habitus » avec le « champ », cet espace de nature sociale dans lequel il exerce. Dès lors, le « sens pratique » dont il fera nécessairement preuve va lui permettre d'anticiper, de négocier, de contourner, etc. Autant de conduites qui font qu'il n'obéit pas à un destin aveugle. Bourdieu dira encore que, dans une situation donnée, à une époque donnée, l'individu — un individu peu individuel — prend conscience de l'espace de ses possibles et en principe traite avec cet espace au mieux de ses intérêts.

Cependant, troisième élément, nous ne sommes pas tous également armés pour affronter cet espace des possibles. C'est ici que les connaissances, et par exemple le savoir sociologique, peuvent jouer un rôle. Une bonne perception et une bonne analyse des déterminants sociaux nous rendent capables d'exercer à leur égard notre pouvoir critique et de les combattre s'il y a lieu. Et c'est là que commence le Pierre Bourdieu militant, engagé.

R. N. : Beaucoup de ses collaborateurs, les plus brillants (Boltanski, Passeron...), après avoir travaillé dans la ligne de Bourdieu, ont rompu avec lui. Et ça ne s'est pas toujours bien passé...

J. D. : Il y a quelque chose de troublant dans le fait que ce très grand critique des croyances et des illusions, a, au fond, créé autour de lui et sans le vouloir une sorte d'école qui jouait sur la croyance. On trouvait chez les disciples et collaborateurs une relation très émotionnelle à un maître qui ne jouait pourtant pas au maître. Renforcée d'ailleurs par les attaques parfois ignobles dont ce maître fut l'objet.

Dès lors, vivre dans l'orbite de Bourdieu, tant que l'on était un jeune disciple tout frais élu et faisant ses gammes, était valorisant. Par contre, lorsque l'on commençait à s'affirmer et que l'on avait assez de personnalité, cela pouvait devenir très dur de rester soumis, en raison même de la puissance et de l'intransigeance d'une pensée. Arrivait donc le moment où il fallait tuer le père, et c'est bien ce qu'ont fait, à des degrés divers, des gens comme Luc Boltanski ou Nathalie Heinich.

Cela dit, il faut mettre en évidence l'extraordinaire générosité et l'extraordinaire délicatesse dont Bourdieu faisait montre envers ceux qui « faisaient route » avec lui, envers les jeunes chercheurs, envers les étudiants. Il faudrait aussi parler de l'attention très fraternelle qu'il réservait à ceux qui n'ont pas de titre, à ceux que la société traite mal.

R. N. : On peut s'interroger sur ses rapports à la réalité, sur la cohérence interne d'une sociologie, mais on peut aussi s'interroger sur ses bons et mauvais usages, ses bonnes ou mauvaises récupérations.

J. D. : En ce qui concerne les mauvais usages, j'appréhende une utilisation simplificatrice et dogmatique de sa pensée. Prenons l'exemple du déterminisme. Bourdieu n'est pas déterministe, mais de façon toute dialectique, il fait la part de puissants déterminants qui sont à l'origine même de notre

action. Donc, insensible à cette dialectique, on risque vite de retomber dans une explication mécaniste. Plus largement, la pensée de Bourdieu repose sur une révolution épistémologique et méthodologique qui, tributaire d'autres pensées quelque peu hérétiques, est considérable. On ne peut donc se tenir légitimement pour bourdieusien sans passer à titre personnel par cette révolution interne. Sinon, on risque de le caricaturer et de le trahir à tout moment. Et, d'expérience, je puis vous assurer que c'est un long travail que de s'approprier les présupposés d'une théorie aussi radicale.

Ce qui complique encore les choses, c'est que la sociologie de Bourdieu est fortement appuyée sur une familiarité avec la pensée philosophique et le maniement des grands concepts abstraits. Ce qui n'est pas, pour cette sociologie, une façon de s'inféoder à la philosophie académique mais, tout au contraire, de lever les fausses distinctions entre disciplines et les oppositions qu'elles impliquent (sujet et objet, psychique et social, histoire et structure, etc.). Tout cela pour dire que Bourdieu réclame de nous un esprit particulièrement agile au service d'une lecture attentive et toujours recommencée de ses travaux. Mais en va-t-il autrement avec un Freud ou avec un Marx, pour ne citer que ces cas majeurs ?

De ce point de vue, je recommanderai la lecture des *Méditations pascaliennes*, ce très grand livre de la maturité. Livre de synthèse, livre d'écriture, qui jette un pont inattendu mais tout autant explicable en direction de Blaise Pascal et de ses écrits. Mais surtout livre où les grandes positions de Bourdieu sont affirmées sans équivoque et où le fonctionnement d'une pensée se donne à voir à tout moment.

R. N. : Comment avez-vous vu venir, évoluer son tournant militant des années nonante ? Quel homme s'est ainsi révélé ?

J. D. : Ce fut un tournant mais pas un bouleversement complet. En effet, Bourdieu à ses débuts, menant des recherches en Kabylie ou dans son Béarn natal, a déjà pris parti. Et il s'engagera à différentes reprises par la suite. Il faudra cependant attendre les années nonante pour qu'il se risque à des interventions spectaculaires dans l'espace public et aux côtés de certains mouvements sociaux. Trois forces l'y poussent alors : la conscience de disposer d'instruments d'analyse bien mis au point ; le capital symbolique accumulé (il dira méchamment à Sollers, ou à Bernard-Henri Lévy, je ne sais plus trop : « On n'écrit pas *J'accuse* quand on n'a pas écrit *Germinal* ») ; et surtout le sentiment vif que l'offensive néolibérale a pris des proportions mondiales et risque d'avoir, pour la culture au sens large, des conséquences mortelles.

Mais il ne veut pas reproduire le style de l'engagement sartrien. Il se veut bien davantage un « intellectuel collectif » qui met ses connaissances au service des militants mais qui, dans une large mesure, se fond dans le groupe. Il est intéressant de découvrir, à cet égard, le film de Pierre Carles, *La sociologie est un sport de combat*, qui donne à voir les difficultés qu'a connues Bourdieu à s'inscrire dans ce rôle d'intellectuel collectif. Il faut encore retenir que Bourdieu était très attentif aux formes d'action militante et qu'il voulait apporter son tribut à celles-ci. Il y a chez lui toute une

conception de l'instrumentalisation des gens de pouvoir, des experts, qui est fort intéressante. Il souhaitait aussi inventer des formes nouvelles d'édition d'intervention critique (voir sa collection « Raisons d'agir ») ; il insistait sur la présence dans les mouvements sociaux de gens disposant d'une « expertise » pointue (en économie, par exemple). Il y avait chez Bourdieu un génie inventif qui nous fait ressentir plus douloureusement encore sa disparition.

Je voudrais noter enfin que, si Bourdieu s'est montré très dur avec la presse et les médias, c'était au nom de l'idée très haute qu'il se faisait de ces derniers. Il pensait que la télévision telle qu'elle se pratique de plus en plus et telle que, par exemple, elle fabrique des intellectuels médiatiques et autres vedettes équivoques, cause d'immenses dégâts. Mais, plus précisément, il dénonçait l'asservissement accru des journalistes aux différents pouvoirs, sachant que bien souvent ces journalistes étaient entraînés malgré eux dans cette servitude par les conditions de travail qui leur étaient faites. Du coup et sauf exception, la presse le tolérait très mal. Comme il serait heureux que les signaux d'alarme qu'il a émis soient pris en compte ! C'est vraiment de l'exercice de la démocratie qu'il y va et, à cet égard, Pierre Bourdieu me paraissait par moments très désabusé.

R. N. : Quelles sont les questions qu'on aurait pu s'attendre à voir traitées par Bourdieu ? Dans quelle direction voyez-vous les travaux qui pourraient s'inscrire dans la ligne de Bourdieu ?

J. D. : Bourdieu n'aurait sans doute pas aimé que l'on parle de « système » à propos de ces travaux, mais c'est pourtant d'un système assez complet qu'il s'agit. Ce qui manque le plus, c'est peut-être une théorie de l'État. L'État, lieu suprême de la domination, est toujours là en arrière-plan de sa théorie, mais Bourdieu n'en a pas spécifiquement traité, alors qu'il a fait le tour d'un grand nombre de questions — éducation, culture, science, sexualité, économie. Par ailleurs, si l'habitus tel qu'il le décrit est bien une manière d'inconscient, on peut s'étonner qu'il n'ait pas tenté de faire la jonction avec la psychanalyse. Sans doute que, face au freudisme ou au lacanisme, il ne se sentait pas trop à l'aise. Plus largement, sa théorie de la pratique et du sens pratique soulève des questions quant aux mécanismes psychiques et cognitifs, qui devront être posées un jour par ceux qui continueront son travail. Mais déjà c'est une autre histoire.

Entretien avec Jacques Dubois

Jacques Dubois est sociologue de la littérature et des institutions culturelles, et professeur émérite de l'université de Liège. Il est l'auteur, entre autres, de *L'institution de la littérature* (1978), du *Roman policier ou la modernité* (1992), de *Pour Albertine. Proust et le sens du social* (1997) et des *Romanciers du réel* (2000). Il prépare actuellement l'édition dans la Pléiade des romans de Simenon.

Propos recueillis par Théo Hachez.